

## LINGUA INGLESE

### LINGUA A – Testo da tradurre

I stood next to the car, waiting for the number ninety-three trolley to pass, its antennae zinging along the overhead cable. The lighted windows of the trolley were empty except for the driver and a lone passenger. It was two thirty in the morning. When the street was clear, I crossed to where the flashing lights of the cop cars and the ambulance were reflected against the black, wet pavement. The situation must be pretty bad, all right. I'd been jerked from my sleep about forty-five minutes earlier by the insistent ring of the telephone and my employer's voice saying, "Sharon, get yourself up and meet me over at Salem Street, Joan Albritton's shop." Hank Zahn, senior associate at All Souls Cooperative, the San Francisco legal services plan, knew better than to call his staff investigator in the middle of the night without a good reason. I pulled myself up on one elbow and said, "Don't tell me someone's set another fire over there?" "Worse. A lot worse. This time it's murder."

(Marcia Muller. *Edwin of the Iron Shoes* (The Sharon McCone Mysteries), p.7. Edizione Kindle).

### LINGUA B – Testo da riassumere

#### Narrative Fiction and Empathy

Does narrative fiction advance social justice? Many great novelists—including Harriet Beecher Stowe, George Eliot, Victor Hugo, Leon Tolstoy, Upton Sinclair, Richard Wright, and Harper Lee—have believed that narrative fiction can promote social justice by making readers more sympathetic toward stigmatized and marginalized people. Eliot (1856) famously declared, "The greatest benefit we owe to the artist, whether painter, poet, or novelist, is the extension of our sympathies" (p. 30), and Stowe (1994), at the end of her abolitionist novel *Uncle Tom's Cabin*—perhaps the most consequential piece of fiction ever written (Karcher, 2004)—admonished her readers, "See, then, to your sympathies in this matter!" (p. 404). A number of prominent contemporary philosophers have made similar claims for fiction. In support of Stowe's position, Robert Solomon (1997) declared that a novel such as *Uncle Tom's Cabin* "stimulates and exercises our sympathies" (p. 241), and Martha Nussbaum (1997), echoing Eliot, has asserted that fiction is capable of producing "an expansion of sympathies that real life cannot cultivate sufficiently" (p. 111). Richard Rorty (1999) made a similar claim. Further, many novelists, literary critics, literature teachers, psychologists, and others maintain that the way in which novels produce this expansion of sympathy for real people is through perspective taking, helping readers to "walk in the shoes" or "climb into [the] skin" (Lee, 1960, p. 30) of a character quite different from themselves (see Keen, 2007). They believe "that by inducing us to see the world from the perspective of a stigmatized group member we can be led to feel for this person and that these empathic feelings will generalize, making us feel more positively toward the group as a whole" (Batson et al., 1997, p. 105).

This hypothesis was tested by Daniel Batson (2017) in a series of experiments in which participants listened to a taped interview with an AIDS victim, a homeless man, or a convicted murderer. Participants who were instructed to take the perspective of the interviewee as they listened felt more sympathy both for the individual and for the stigmatized group as a whole than did participants who were instructed to listen objectively to the interview. [...] In addition, when some participants in a subsequent study were told that the interviewee (in this case, a convicted heroin addict and dealer) was fictional, they still showed greater sympathy and help-giving than participants who were instructed to listen objectively to the interview and believed the interviewee was a real person (Batson et al., 2002).

(Mark Bracher et al., "Compassion-Cultivating Pedagogy: Advancing Social Justice by Improving Social Cognition through Literary Study", in *Scientific Study of Literature* 9:2 [2019], pp. 107–162).

## LINGUA FRANCESE

### LINGUA A – Testo da tradurre

J'étais arrivé depuis peu de mois de Montpellier, et je suivais à Paris la profession de la médecine, lorsque je fus appelé un matin au faubourg Saint-Jacques, pour voir dans un couvent une jeune religieuse malade. L'empereur Napoléon avait permis depuis peu le rétablissement de quelques-uns de ces couvents : celui où je me rendais était destiné à l'éducation de la jeunesse, et appartenait à l'ordre des Ursulines. La Révolution avait ruiné une partie de l'édifice. Une religieuse m'introduisit dans ce cloître, que nous traversâmes en marchant sur de longues pierres plates : je m'aperçus que c'étaient des tombes, car elles portaient toutes des inscriptions pour la plupart effacées par le temps. Quelques-unes de ces pierres avaient été brisées pendant la Révolution : la sœur me le fit remarquer en me disant qu'on n'avait pas encore eu le temps de les réparer. Je n'avais jamais vu l'intérieur d'un couvent ; ce spectacle était tout nouveau pour moi. Du cloître nous passâmes dans le jardin, où la religieuse me dit qu'on avait porté la sœur malade : en effet, je l'aperçus à l'extrémité d'une longue allée ; elle était assise, et son grand voile noir l'enveloppait presque tout entière. "Voici le médecin", dit la sœur, et elle s'éloigna au même moment. Je m'approchai timidement, car mon cœur s'était serré en voyant ces tombes, et je me figurais que j'allais contempler une nouvelle victime des cloîtres ; les préjugés de ma jeunesse venaient de se réveiller, et mon intérêt s'exaltait pour celle que j'allais visiter, en proportion du genre de malheur que je lui supposais. Elle se tourna vers moi, et je fus étrangement surpris en apercevant une négresse.

Madame de Duras, *Ourika*

### LINGUA B – Testo da riassumere

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée : et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Ne crois pas que je puisse te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je te dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape.

Montesquieu, *Lettres persanes*, XXIV.

## LINGUA SPAGNOLA

### LINGUA A – Testo da tradurre

En 1557, tan sólo trece años después de haberse editado las obras de Boscán y Garcilaso, un grupo de españoles, que vive en Amberes, publicaba la octava aparición del *Cancionero general* de Hernando del Castillo. Es, como dijo Rodríguez Moñino en su edición de dicho texto, «un acto de pura nostalgia de gente que se halla fuera de su tierra y quiere volver los ojos a una época de su mocedad o a un clima del país nativo». Entre las adiciones que incorpora, figuran ya poemas de verso italiano. No cabe prueba mayor del temprano triunfo de nuestro escritor. De haber vivido, le hubiera satisfecho que, aunque no él, seguidores suyos accedieron al inmenso corpus en el cual, de joven y antes de la revelación italiana, le hubiera gustado figurar. Aunque quizá le hubiese sorprendido ver a los suyos en tal vecindad. Prácticamente, aquel mamotreto aparecía muerto por él. Y no era digno de que acogiese poemas suyos: bastaban, como testimonio de presencia, los de unos epígonos menores. Su gloria caminaba ya por la ruta personal que había abierto. Pocas veces cabe atribuir a un hombre tan honda huella en el arte: la de Garcilaso sigue y seguirá siendo inolvidable en la historia de nuestra poesía.

(Fernando Lázaro Carreter, *De Garcilaso a los niños pícaros*)

### LINGUA B – Testo da riassumere

La escritura autobiográfica comporta, por decirlo así, un esfuerzo de objetivación. Proporciona una especie de unidad de medida cuantitativa en relación a una vida humana y a la forma en que esta vida ha sido observada, analizada desde dentro de una posible verdad. He dicho medida cuantitativa, es decir que puede medirse, aunque la cantidad expuesta en la escritura no tiene por qué encajar, no puede encajar tampoco, con la cantidad de vida vivida. Pero cuando se lee un texto autobiográfico se supone, incluso se da por hecho, que todo lo relevante de una vida concreta está en lo que leemos, tanto en la sucesión de los hechos como en las transformaciones. En términos estructurales diríamos que un texto autobiográfico es un campo semánticamente unitario cuya lectura permite inferir el conjunto de fuerzas que han intervenido en una historia de vida. O se puede inferir, en el mejor de los casos. Los lectores de autobiografías y memorias españolas estamos acostumbrados a comprobar cómo esas líneas de fuerza que gravitan en toda vida humana nos han sido, a menudo, escamoteadas en beneficio de un relato estetizante, donde nada se resuelve más allá de estériles insinuaciones sin consecuencias. Hay muchos ejemplos de esa autobiografía cobardona, automutilada, poco dispuesta a abordar los conflictos vitales. Dicho esto, si un género ha madurado de forma excepcional en los últimos años ha sido este. Lejos quedan esos amagos de decir sin decir nada en concreto, los guiños escritos para cuatro conocedores que se divierten tantísimo con la técnica de los sobreentendidos. Ahora, por el contrario, hay una, varias, generaciones de escritores, de escritoras por supuesto, que adaptan la línea confesional más explorada en la literatura europea y anglosajona a su propia realidad existencial, ofreciéndonos un panorama inédito: vidas que no caen de pie, pasados turbios, cargados de dramatismo o del desequilibrio de lo que creció alienadamente, como se pudo. La puerta de la razón biográfica, por decirlo en términos orteguianos, ha sido abierta y somos capaces de emplazarnos como sujetos reflexivos y enfrentarnos a un pasado inmediato, muy necesitado todavía de palabras. Por más que estas puedan ser vacilantes, sin ellas, sin su articulación, sin su emergencia, nuestra concepción del mundo no existiría.

(Anna Caballé, «El reencuentro íntimo de Elvira Lindo», *El País*)

## LINGUA TEDESCA

### LINGUA A – Testo da tradurre

Aus: Heinrich Böll, *Damals in Odessa* [1950], in *Gesammelte Erzählungen*, Bd. 1, Köln, Kiepenheuer & Witsch, 1981, S. 191

Damals in Odessa war es sehr kalt. Wir fuhren jeden Morgen mit großen, rappenden Lastwagen über das Kopfsteinpflaster zum Flugplatz, warteten frierend auf die großen, grauen Vögel, die über das Startfeld rollten, aber an den beiden ersten Tagen, wenn wir gerade beim Einsteigen waren, kam der Befehl, dass kein Flugwetter sei, die Nebel über dem Schwarzen Meer zu dicht oder die Wolken zu tief, und wir stiegen wieder in die großen, rappenden Lastwagen und fuhren über das Kopfsteinpflaster in die Kaserne zurück.

Die Kaserne war sehr groß und schmutzig und verlaust, und wir hockten auf dem Boden oder lagen über den dreckigen Tischen und spielten **Siebzehn-und-Vier\***, oder wir sangen und warteten auf eine Gelegenheit, über die Mauer zu gehen. In der Kaserne waren viele wartende Soldaten, und keiner durfte in die Stadt. An den beiden ersten Tagen hatten wir vergeblich versucht **auszukneifen\***, sie hatten uns geschnappt, und wir mussten zur Strafe die großen, heißen Kaffeekannen schleppen und Brote abladen; und dabei stand in einem wunderbaren Pelzmantel, der für die sogenannte Front bestimmt war, ein **Zahlmeister\*** und zählte, damit kein Brot **plattgeschlagen\*** wurde, und wir dachten damals, dass Zahlmeister nicht von Zahlen, sondern von Zählen kommt. Der Himmel war immer noch neblig und dunkel über Odessa, und die Posten pendelten vor den schwarzen, schmutzigen Mauern der Kaserne auf und ab.

\***Siebzehn-und-Vier** = *Glücksspiel mit Karten* (Ital. ventuno)

\***auskneifen** = *[aus Feigheit] heimlich weglaufen*

\***Zahlmeister** = *jmd., der in einem bestimmten Bereich für die finanziellen Angelegenheiten zuständig ist*

\* **plattschlagen** = *zerbrechen, zerschmettern*

### LINGUA B - Testo da riassumere

Aus: Franzobel, *Groschens Grab. Kriminalroman*, Wien, Zsolnay, 2015, S. 9-10.

– Eines sage ich Ihnen gleich, schrie die Frau ins Telefon, mit der Polizei will ich nichts zu tun haben. Nichts! Nur damit das klar ist. Sie müssen dieses Gespräch auch nicht zurückverfolgen, weil ich stehe in einer öffentlichen Telefonzelle... Ja, so etwas gibt es noch!

– Woher haben Sie meine Nummer? Warum rufen Sie nicht im Kommissariat an? Groschen sah auf die Uhr, es war sieben Uhr morgens. Die weibliche Stimme am anderen Ende der Leitung klang heiser und überdreht, so, als ob die Frau nachts nichts geschlafen und sich Mut für diesen Anruf **angetrunken\*** hätte.

– Um als Aktennotiz zu landen? Glauben Sie, ich weiß nicht, wie es bei Ihnen zugeht? Die kleinen Beamten würden das als lächerlich abtun. Aber Sie als Kommissar, Sie werden sich darum kümmern. Sie nehmen das ernst.

– Worum geht es denn?

– Entführung! Menschenraub! Am helllichten Tag, gestern um halb fünf in der Klagbaumgasse, sagte die verrauchte, leicht hysterisch klingende Stimme. Ich bin im Rubenspark gesessen ... Kennen Sie? Vierter Bezirk, Wirtschaftskammer, Mittersteig, Caritas...

– Ist mir bekannt.

– Da sehe ich eine alte Dame, ich denke mir noch, die ist aber elegant, eine richtige Lady. Plötzlich kommt ein Auto, bremst, bleibt stehen, einer springt heraus und zerrt sie in den Wagen. Sie will schreien, aber der hält ihr den Mund zu. Sie will sich wehren, aber der ist stärker. Während ich noch überlege, um Hilfe schreien will, rauscht das Auto schon davon. Und das in Wien, wo es immer heißt, hier passiert nichts, Wien ist sicher. Pha! Da sieht man ja, wie sicher Wien ist. Sie werden mich jetzt für verrückt halten, aber ich habe die Gewalt gespürt, die Verzweiflung. Das war Kidnapping! Die Stimme machte eine Pause, so als ob ihr zu Bewusstsein gekommen wäre, dass dieses Wort hier nicht recht passte. Sie wartete auf eine Reaktion, aber als nichts kam, ergänzte sie: Das wollte ich Ihnen sagen. Man ist ja Staatsbürger. Man hat ja Pflichten. Verantwortung.

**\*antrinken** = *sich durch Trinken in einen bestimmten Zustand bringen*

## LINGUA RUSSA

### LINGUA B – Testo da riassumere

#### Биография Чехова

Антон Павлович Чехов родился в 1860 году в Таганроге, в небольшом городе на юге России. Маленький Антон очень любил театр, и вместе с братьями часто организовал домашние спектакли. В свободное время он помогал отцу в магазине. В 1876 году отец был вынужден бежать в Москву, а Чехов остался в Таганроге, и начал давать уроки. Через три года он тоже уехал в Москву и начал изучать медицину в университете. Одновременно он начал сотрудничать с московскими газетами, куда отдавал рассказы под псевдонимом *Антоша Чехонте*. Позже Чехов стал врачом и начал публиковать рассказы под своим настоящим именем. Повесть *Степь* привлекла внимание критиков, а в 1888 году его рассказы получили Пушкинскую Премию. К сожалению его здоровье ухудшалось и у него обнаружили туберкулёз.

В 1898 году писатель купил дом в Ялте, на Чёрном море, потому что из-за туберкулёза ему было невозможно жить в Москве. В 1901 году он женился на актрисе Ольге Книппер, которая тоже работала с ним в Мхат (Московском Художественном Театре).

В 1904 Антон Чехов умер от туберкулёза.

**(da *La brevità è sorella del talento*, a cura di Giulia De Florio).**

الكسكس هو وجبة شمال إفريقية قديمة جدًا. يصنع الكسكس من طحين القمح أو الذرة في شكل حبيبات صغيرة، ويتناول بالملاعق أو باليد. يطبخ بالبخر ويضاف إليه اللحم، أو الخضار، أو الفول الأخضر المقور، أو الحليب، أو الزبدة والسكر الناعم حسب الأذواق والمناسبات. وفي كل الدول المغاربية يحضر الكسكس بوصفاته المختلفة ويقدم بالمرق، أو باللبن بدون مرق أو خضر فقط.